



Gérard Cartier

## Le sigisbée de Vicky

*Les heures grecques* de Guillaume Decourt  
(Lanskine, 2015)

Un recueil de poèmes, c'est un peu comme un vin. Avant de le lire, on le tourne dans sa main, on le hume, on le mâche un peu. Certains ne passent pas l'épreuve, ou il faut insister avant qu'ils ne se laissent apprécier ; d'autres, c'est presque immédiat. Ce livre est de ceux-ci. Sa forme, pourtant, pourrait rebuter. Le lecteur est confronté à une expérience étrange qui fait remonter dans la langue d'aujourd'hui les anciennes pratiques de versification : *Les heures grecques* est fait de cinquante dizains en décasyllabes rimés – même s'il arrive que « l'échafaudage » formel boîte un peu.

Le seul mot de *Grèce* fait venir à l'esprit tout un charroi d'images – les fables de la mythologie, les héroïnes tragiques de Ritsos, « *la vigne, l'olivier, le bateau* » d'Elytis... Mais en dépit des deux exergues qui l'introduisent (Odysseus Elytis et René Char), ce recueil ne relève pas de la grande tradition poétique : « *Ma femme grecque y poussant au milieu / Je délaisse un peu la mythologie* ». Il est plus proche des dizains de Coppée ou des zutiques que de ceux de Scève ou de Pernette du Guillet, que cite l'auteur dans un clin d'œil. Ce sont des poèmes volés au quotidien, celui d'un jeune homme oisif installé en Grèce par amour et qui semble occuper son temps à jouir de l'instant : « *J'ai la paresse dans les fondements* ». Sa belle indolente, une fille de la grande bourgeoisie, entretient sans complexe son amant, lequel avoue avoir « *Parfois l'impression d'être gigolo / Dans ce marbre moi qui suis démuné* ». La vie avec Vassiliki, dite Vicky, ce n'est semble-t-il que le métier de vivre – lire, faire l'amour, flâner sous un soleil « *large comme un pied d'homme* » (d'après Héraclite), nager dans les îles, apprendre la langue :

### ESPRITS

Je parle toujours bien mal cette langue  
Qu'on écrit à coup d'accents et d'esprits  
Quand je tente de demander le prix  
De l'huile à l'étal où l'on me harangue  
On moque mes fins de phrases qui tanguent  
Il est vrai que je ne fais point d'effort  
J'ai la paresse dans les fondements  
Et je me contente des sédiments  
Vocabulaire glané sur le port  
Avec un air de touriste allemand

Impossible de vivre en Grèce aujourd'hui sans être frappé de la situation économique désastreuse du pays. Les conséquences du *krach hellénique* filtrent par intermittence dans les pages – un slogan *À BAS L'AUSTÉRITÉ* peint sur un mur, la diatribe d'un chauffeur de taxi contre l'Europe, les indigents chassés des beaux quartiers : « *Notre Grèce a froid notre Grèce a faim / Notre Grèce ne mange plus de pain / Au sésame...* »

– alimentant sans trouble excessif la mauvaise conscience du jeune exilé. Mais la ville en est à peine changée, les carcasses pendent toujours aux crocs des halles du marché à la viande, les maquerelles accueillent les clients à leurs portes cloutées et les Grecs dansent dans les tavernes « *en portefaix de l'indicible* ». Dans ces pages, rien ne pèse, le public et l'intime sont dits avec un humour léger mais presque constant, qu'attise souvent le feu des rimes (avec de belles trouvailles : le *sigisbée de Vicky / raki...*).

Le corset des syllabes gêne bien parfois aux entournures, contrariant le rythme naturel et obligeant à quelques acrobaties (des mots coupés par le milieu comme des vers de terre), et il arrive que se pose à la lecture, même silencieuse, le problème du *e muet*, sempiternel casse-tête des poètes français depuis l'invention du vers compté et qui vient encore en tourmenter quelques uns en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Ces réserves ne sont pas grand chose au regard de la belle aisance de Guillaume Decourt, qui n'a que trente ans.

Je signale aussi son recueil *Diplomatiques* (Passage d'encre, 2014), où l'auteur évoque son enfance, l'apprentissage du piano classique (qu'il pratique en professionnel), l'atmosphère des ambassades (où son père était en poste) et les amours adolescentes, recueil dans lequel il explore d'autres formes fixes (sonnet, rondeau, etc.).

À propos de cette prédilection pour les formes anciennes, qu'on me permette de citer Jean Ristat<sup>1</sup> parlant d'Aragon : « *Il ne cesse de se remettre en cause, de s'affranchir des formes acquises et des genres établis, de franchir ses propres limites* ». Leçon qui vaut pour tous – y compris pour soi-même.

<sup>1</sup> Revue *Zone sensible*, n°3, octobre 2015.